

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT

Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris, 26, rue Drouot (9^e), Paris

Sommaire

MARCEL PROUST.....	L'affaire Lemoine
SONIA.....	Pastiches
JEAN RENOUD.....	Petits cahiers
HUGUES DELORME.....	d'une étrangère
MAURICE DESFONTAINES.....	Grisette
L. HUGONNET.....	Nouvelle inédite
G. DUPONT-FERRIER.....	Le cheval mécanique
EUGÈNE DEMOLDER.....	Poésie inédite
EMILE MOREAU.....	Le père de Chateaubriand
ANDRÉ BEAUNIER.....	Une audience du sultan
STANISLAS RZEWUSKI.....	Moulay-Hassan
Prince de HOHENLOHE.....	Prédicateurs
	d'autrefois
	« La Route
	d'Emeraude »
	A propos
	d'Isadora Duncan
	À travers les Revues
	Grillparzer
	La vie littéraire
	à l'étranger
	« La guerre de 70-71
	et l'unité
	allemande »
	Le livre du jour

Page Musicale

EMILE BOURGEOIS..... Simple pensée

Pastiches

— SUITE —

« L'affaire Lemoine » :

VIII, par Henri de Régnier

Le diamant ne me plaît guère. Je ne lui trouve pas de beauté. Le peu qu'il en ajoute à celle des visages est moins un effet de la sienne qu'un reflet de la leur. Il n'a ni la transparence marine de l'émeraude, ni l'azur illimité du saphir. Je lui préfère le rayon saure de la topaze, mais surtout le sortilège crépusculaire des opales. Elles sont emblématiques et doubles. Si le clair de lune irise une moitié de leur face, les feux roses et verts du couchant semblent teindre l'autre. Nous ne nous divertissons pas tant des couleurs qu'elles nous présentent, que nous ne sommes touchés du songe que nous nous y représentons. A qui ne sait reconnaître au-delà de soi-même que la forme de son destin, elles en montrent le visage alternatif et taciturne.

Elles se trouvaient en grand nombre dans la ville où Hermas me conduisit. La maison que nous habitions valait plus par la beauté du site que par la commodité des étages. La perspective des horizons y était mieux ménagée, que l'aménagement des lieux n'y était bien entendu. Il était plus agréable d'y songer qu'il n'était aisé d'y dormir. Elle était plus pittoresque que confortable. Accablés par la chaleur pendant le jour, les paons faisaient entendre toute la nuit leur cri fatidique et narquois qui, à vrai dire, est plus propice à la rêverie qu'il n'est favorable au sommeil. Le bruit des cloches empêchait d'en trouver pendant la matinée, à défaut de celui qu'on ne goûte bien qu'au soir, un second qui répare au moins dans une certaine mesure la fatigue d'avoir été entièrement privé du premier. La majesté des cérémonies dont leurs sonneries annonçaient l'heure, compensait mal le contre-tout d'être réveillé à celle où il convient de dormir, si l'on veut ensuite pouvoir profiter des heures. La seule ressource était alors de quitter la toile des draps et la plume de l'oreiller pour aller se promener dans la maison. L'entreprise, à vrai dire, si elle offrait du charme, présentait aussi du danger. Elle était dévastatrice sans laisser d'être périlleuse. On aimait encore mieux en repédier le plaisir que d'en poursuivre l'aventure. Les parquets que M. de Sérèuse avait rapportés des îles étaient multicolores et disjoints, glissants et géométriques. Leur mosaïque était brillante et inégale. Le dessin de ses losanges, tantôt rouges et tantôt noirs, offrait aux regards un plus plaisant spectacle que la boiserie ici exhaussée, là rompue, ne garantissait aux pas une promenade assurée.

L'agrément de celle qu'on pouvait faire dans la cour n'était pas acheté par tant de risques. On y descendait vers midi. Le soleil chauffait les pavés, ou la pluie dégroutait des toits. Parfois le vent faisait grincer la girouette. Devant la porte close, monumentale et verdie, un Hermès sculpté donnait à l'ombre qu'il projetait la forme de son caducée. Les feuilles mortes des arbres voisins descendaient en tournoyant jusqu'à ses talons et reprenaient sur les ailes de marbre leurs ailes d'or. Votives et pansues, des colombes venaient se percher dans les voussures de l'archivolte ou sur l'ébrasement du piédestal, et en laissaient souvent tomber une boule fade, écaillée et grise. Elle venait aplatis sur le gravier ou sur le gazon sa masse intermittente et grenue, et poissait de l'herbe qu'elle avait été celle dont abondait la pelouse et dont ne manquait pas l'allée de ce M. de Sérèuse appelait son jardin.

Lemoine venait souvent s'y promener. C'est là que je le vis pour la première

fois. Il paraissait plutôt ajusté dans la souquenille du laquais qu'il n'était coiffé du bonnet du docteur. Le drôle pourtant prétendait l'être et en plusieurs sciences où il est plus profitable de réussir qu'il n'est souvent prudent de s'y livrer. Il était midi quand son carrosse arriva en décrivant un « cercle devant le perron. Le pavé résonna des sabots de l'attelage, un valet courut au marchepied. Dans la rue, des femmes se signèrent. La bise soufflait. Au pied de l'Hermès de marbre, l'ombre caducée avait pris quelque chose de fugace et de sournois. Pourchassée par le vent, elle semblait rire. Des cloches sonnèrent. Entre les volées de bronze d'un bourdon, un carillon hasarda à contretemps sa chorégraphie de cristal. Dans le jardin, une escarpolette grinçait. Des graines séchées étaient disposées sur le cadran solaire. Le soleil brillait et disparaissait tour à tour. Agité par sa lumière, l'Hermès du seuil s'obscurcissait plus de sa disparition qu'il n'était fait de son absence. Succès et ambigu, le visage marmonné vivait. Un sourire semblait allonger en forme de caducée les lèvres exipatriées. Une odeur d'osier, de pierre ponce, de cinéraire et de marqueterie s'échappait par les persiennes fermées du cabinet et par la porte entrouverte du vestibule. Elle rendait plus lourd l'ennui de l'heure. M. de Sérèuse et Lemoine continuaient à causer sur le perron. On entendait un bruit équivoque et pointu comme un éclat de rire furtif. C'était l'épée du gentilhomme qui heurtait la cornue de verre du sapagrique. Le chapeau à plumes de l'un garantissait mieux du vent que le serre-tête de soie de l'autre. Lemoine s'enrhuma. De son nez qu'il oubliait de moucher, un peu de morve avait tombé sur le rabat et sur l'habit. Son noyau visqueux et tiède avait glissé sur le linge de l'un, mais avait adhéré au drap de l'autre et tenait en suspens au-dessus du vide la frange argentée et fluente qui en dégroutait. Le soleil en les traversant confondait la mucosité gluante et la liqueur diluée. On ne distinguait plus qu'une seule masse juteuse, convulsive, transparente et durcie; et dans l'éphémère éclat dont elle décorait l'habit de Lemoine, elle semblait y avoir immobilisé le prestige d'un diamant momentané, encore chaud, si l'on peut dire, du four dont il était sorti, et dont cette gelée instable, corrosive et vivante qu'elle était, par un instant encore, semblait à la fois, par sa beauté menteuse et fascinatrice, présenter la moquerie et l'emblème.

Marcel Proust.

Petits cahiers
d'une étrangère

Le professeur V... m'a donné, pour ma fête, un éventail. Je lui ai demandé de l'orne d'un autographe. Il a écrit :

« Les hommes qui aiment le plaisir, et qui ont conservé le goût de la raison, sont ennuyés de s'apercevoir qu'il n'y a, trop souvent, de vrai plaisir qu'un peu au-delà des limites de la raison ».

C'est le même maître qui me disait un jour : — La justesse des mots est une des propriétés nécessaires de l'écriture. C'est une espèce de petite lâcheté, d'affaiblissement d'expressions impropres une idée qui ne se défend pas.

Marcel est un « auteur gai ». J'envisage cet homme. Il est celui qui délasse; il est celui qui console, et il n'y a pas à table et dans les salons de compagnon plus recherché que lui. Peu importe que Marcel ne soit pas continuellement égal à lui-même. Sa réputation est faite; il est consacré « auteur gai »; pour rire, on n'attend même plus qu'il ait été drôle; avant qu'il ouvre la bouche, on a ri.

Et on ne l'admire pas seulement d'être frivole, on l'admire aussi de consentir, de temps en temps, à ne l'être pas. Semble-t-il entr'ouvrir son esprit à un sujet grave, s'y intéresser cinq minutes et en parler d'une façon qui ne soit pas stupide? C'est un ravissement général.

Les pédants seuls le tiennent à distance, un peu. Les pédants se méfient; et c'est ainsi qu'un de ces pédants terribles des *raconteurs* Marcel est protégé par sa frivolité même. Il a toutes les chances, ce garçon...

Il suffit, pour que Frantz ne pense point à fumer, qu'aucun attrait de fumer ne soit à portée de sa main. De même, on comprend que reste fidèle à sa femme un mari dont la vertu principale est d'habiter Tarare ou Lens, au lieu d'habiter Paris. C'est en amour surtout qu'il est vrai de dire que l'occasion fait le larron.

Les moralistes affirment que l'éloignement des choses qu'on désire nous les fait désirer plus ardemment. Cela dépend de la distance. Au-delà d'un certain nombre de kilomètres (il y a peut-être un jour une science de l'amour qui précisera ces choses), la plus sincère passion est en péril, et je crois bien qu'un homme n'est durablement affolé que par la femme facile à rejoindre.

On donne aux soldats une nourriture meilleure, et des sacs moins lourds à porter; on donne aux écoliers moins de devoirs à faire, et des congés plus longs; le régime de l'atelier s'améliore; le régime même des prisons s'adoucit. On s'apitoie sur toutes les faiblesses; on vient au secours de toutes les paresseuses; et ainsi le progrès de la sensibilité humaine nous prépare un état social fondé sur la peur de l'effort, ou, dans une certaine d'années, si je comprends bien, il n'y aura plus d'insécurité que pour les vertus.

... Déjeuné avec mon mari chez P... Je ne connaissais pas l'endroit. Je m'y suis amusée. Un grand cabaret « n'est jamais ennuyé » à regarder, pendant une heure. On y jouit d'un spectacle angustie et comique: angustie par la somptuosité du décor et l'importance

des officants; comique, à cause de cette gravité même. On ne saurait croire, si on ne l'a vu, tout ce qu'il peut y avoir, dans un restaurant, à la mode, de cérémonie déployée autour du petit acte qui consiste à calmer un appétit au moyen de deux œufs et d'une côtelette.

Élégant vestibule d'hôtel. Livrées. Tapis par-tout. Murs tout blancs, rehaussés de « patisseries » Empire. Le bruit de la vaisselle s'amortit aux doigts prudents et comme ouatés des garçons. Silence d'église. Les bouches mangent, mais ne parlent pas. Je sens, au passage, se poser sur moi le regard de clients considérables, sans doute, dont les habitudes, visiblement, sont un peu dérangées par cette survenue d'un couple qu'on ne connaît pas.

Sourire hautainement dédaignant d'un fonctionnaire en smoking dont le geste — un beau geste aisé de confident de tragédie — nous indique une table à occuper.

Menu troublant, chargé de géographie, de littérature et d'histoire. Avec beaucoup de bienveillance, le maître d'hôtel explique les sens de ces mots obscurs, et ce qui consistait la chose qu'on va manger. Plusieurs de ces plats sont des plats simples, des plats de marchands de vins, qu'on met une certaine coquetterie à servir en des vaisselles où s'évoque leur origine un peu canaille. A côté de nous, une portion de bœuf aux choux est présentée cérémonieusement dans une petite casserole à un monsieur tout à fait distingué que la vue et le parfum de ce mets de gargote semblent combler d'une joie perverse. (Et j'en conclus qu'au-delà d'un certain rang social, il est très chic, à Paris, de manger du bœuf aux choux.)

Le patron s'est montré. Il porte une redingote de la meilleure coupe; il a de belles bagues aux mains, et la moustache frisée au petit fer. A pas lents, il fait le tour des salles. On le regarde. Il serre une main, discrètement, ça et là. De jeunes étrangers qui considèrent comme un honneur d'avoir déjeuné chez P..., guettent son sourire. Il y a toujours quelque chose de flatteur dans la familiarité d'un fournisseur connu, dont les prix passent pour inabordable.

Plus j'avance dans la vie, plus j'incline à penser que l'être humain qui sacrifie une amitié à un amour fait presque toujours une mauvaise affaire.

A vingt-cinq ans, Mme Dubois dut à une amitié illustre, et à la complaisance d'un peintre fameux, d'être appelée « la belle madame Dubois ». Ce titre lui est resté. Elle le méritait encore à trente-cinq ans; même à quarante. Et depuis dix ans, elle s'évertue à en demeurer digne. Elle y arrive, mais cela devient dur; et Paris suit cette lutte d'un regard amusé. La « belle madame Dubois » m'inspire une compassion très sincère. J'ai plaint parfois des femmes que leur situation mondaine obligeait, presque ruinées, à soutenir, au prix de combinaisons torturantes, un certain « train de maison ». Ce souci-là n'est qu'une amusette comparée au supplice d'avoir, passé la cinquantaine, à soutenir, sous l'œil d'amis attentifs, un certain train de beauté.

Jacques évite la demi-mondaine: il a peur que la demi-mondaine ne lui coûte trop d'argent. Il évite aussi la femme du monde: il craint qu'une maîtresse de haut rang n'encombre dangereusement sa vie. Il évite aussi le trottoir: détourner de ses devoirs une pauvre fille, cela crée des responsabilités. Mais pour toutes il a le mot-fleur, et le sourire; à toutes il montre une tendresse prudente et délicate, qui les flatte.

Il a suffi à Jacques d'être, en amour, un peu égoïste, un peu avare, un peu poltron pour acquérir dans le monde une réputation d'incomparable ami des femmes.

Ma femme de chambre a une « payse » qui vient de subir, à l'hôpital, une très grave opération. Elle est allée voir la malade et me dit tout ce que cette pauvre femme a souffert. Elle conclut, avec un accent d'indignité pitié : — Je l'aime mieux pour elle que pour moi... Et elle paraît étonnée de me voir rire.

Elle n'a pas seulement le cœur sensible, Adélaïde; elle est artiste. Elle s'est fait donner (je veux ignorer par qui) un petit gramophone qu'elle a logé dans sa chambre, au sixième. Et comme l'autre jour, un orchestre ambulancier s'installait sous nos fenêtres, elle écouta... puis, au bout d'un instant : — La Marche d'Adèle, dit-elle.

Elle vit que sa compétence m'étonnait; alors, modestement : — J'ai le disque.

Sonia.

GRISETTE

NOUVELLE INÉDITE

L'abbé Bontemps, curé d'une des paroisses les moins fortunées de Paris, était un homme vénérable et savant. De taille moyenne, le visage émacié, le nez en bec d'aigle, les cheveux blancs, son bord d'été paraissait si l'on n'avait assisté rencontré son regard, le regard doux et profond de ses yeux bleus, limpides comme deux gouttes d'eau de source. Redoutant les tentations du malin et sachant, par l'expérience des autres, que l'oisiveté conduisait au vice, il avait rigoureusement ordonné sa vie et, depuis quelque trente ans qu'il disait sa messe, à l'aube naissante, il ne quittait ses prières que pour ses pauvres, et ses pauvres que pour les affaires de sa cure et ses travaux d'exégèse. Une jacinthe apportée un jour par sa servante, la vieille Catherine, lui ayant donné des distractions alors qu'il lisait son bréviaire, il fit entrer la fleur. On ne saurait trop se méfier des ruses du démon.

Or, il advint qu'un soir, dans l'appartement qu'il occupait au second étage d'une maison bourgeoise, profitant de la porte laissée ouverte par un mendiant venant chercher du pain ou une pénétrante aspirant au pardon de ses fautes, une chatte entra sans bruit et se blottit sous la table de travail. C'était une chatte de gouttière, maigre à faire peur et grise comme une ardoise mouillée.

L'abbé, qui ne l'avait point aperçue, était plongé dans une pieuse méditation, quand un miaulement le fit tressaillir. Aussitôt quelque chose de souple et de chaud bondit sur les genoux du saint homme, qui se leva tout d'une pièce, recula jusqu'à la porte et regarda la chatte, un instant interdite, s'assois tranquillement, ramener sa queue au

tour d'elle et l'interroger de ses prunelles d'agate.

Catherine vint interrompre cette silencieuse présentation.

« Depuis douze ans bientôt que je suis à son service, voici la première fois que monsieur le curé ne se met pas à table sur le coup de sept heures. Monsieur le curé est-il malade ? »

L'abbé Bontemps caressait le petit museau rose. Il répondit :

— Tu vois, Catherine, j'étais occupé.

— Seigneur mon Dieu ! Ah ! bien, par exemple, vous n'allez pas garder ça, je suppose.

— Ma fille, la présence de cette bête à quelque chose de miraculeux. Ecoute ce ronron joyeux et vois avec quelle confiance elle frotte son échine contre ma vieille soutane.

La servante bougonna :

— C'est vrai qu'elle est gentille.

— Et puis il pleut si fort, ajouta le curé.

On alla donc chercher à la cuisine une tasse de lait qui fut posée sur la table de la salle à manger et que la chatte lappa jusqu'à la dernière goutte.

Cette première soirée fut charmante, et, tandis qu'au dehors grelottaient les pauvres matous abandonnés, la protégée de l'abbé Bontemps s'endormit paisible et reconfortée sur un couvre-pieds.

Le lendemain, Catherine ne songea plus à chasser « Griset », ainsi avait-elle nommé la chatte, et Griset ne songea plus à partir. Elle avait tout inspecté, tout flairé. Elle avait choisi le dos d'un vieux fauteuil pour faire ses griffes et témoigné de façon probante qu'elle désirait certain plat de ferre pour y faire ses petites nécessités. Elle était chez elle !

L'abbé prévint Catherine qu'elle n'aurait plus à lui préparer son café du matin. La chatte ne l'aimant pas, deux services étaient inutiles; il prendrait du lait à l'avenir. Il faudrait acheter un peigne, la débarrasser de ses puces; ne pas oublier non plus un pot de chien-dent, nourriture saine et rafraîchissante pour ces petites personnes à quatre pattes.

Et la vie continua. Seulement, les habitudes de M. le curé furent insensiblement bouleversées par la présence despotique de Griset.

Parfois, au milieu de ses travaux, surpris de ne point voir, parmi ses papiers, la chatte s'étirer et venir curieusement flairer sa plume ou étaler avec la queue l'encre fraîche des derniers mots écrits, il se levait, appelait Catherine : — As-tu vu Griset ? Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

— Mon Dieu ! monsieur le curé, comment vivrez-vous en paradis, où elle ne sera pas ? N'avez crainte, elle se chauffe au fourneau de ma cuisine.

Et l'abbé, ayant entendu le bruit de bouillotte que faisait la chatte, retournait aux Pères de l'Eglise, attendant que ne sais quel miracle qui donnerait à Griset une âme, une toute petite âme, juste de quoi l'accompagner la-haut.

S'il arrivait à l'abbé Bontemps de recevoir à dîner quelque vicar de sa paroisse, Griset, ennuyée de cette présence, se tenait, boudieuse, à l'écart dans la pièce voisine; puis, la solitude lui pesant, elle allait à la porte, se dressait sur ses pattes de derrière et miaulait à intervalles réguliers, ce que le curé traduisait par ces mots : « Ouvrez-moi l'œuvre-moi ! »

Géné, d'abord, il feignait de ne pas entendre, mais il se levait bientôt, disant : « Vous permettez, c'est ma chatte... Vous verrez comme elle est gentille... Ah ! non, Griset, nous ne sommes pas seuls. » Mais Griset promenait déjà sur la table sa fourrure luisante. Le curé souriait de bonheur, le vicar, par contenance, souriait aussi et passait sa grosse main sur le dos de la chatte, qui creusait les reins et changeait de place.

Grisette, un jour, tomba malade. Ce furent d'abord des gémissements brefs, puis des appels lamentables. Dolente, elle ne mangeait plus. Jamais elle n'avait été si caressante, jamais, allongée le cou, ardoissant le dos et levant la queue, elle ne s'était plus tendrement frottée contre la soutane de l'abbé. Il la prenait sur ses genoux, la flattait doucement, mais Griset s'étiolait et son petit museau se avait pâli; on eût dit qu'il s'était comme fané.

Catherine observa qu'elle était peut-être enragée et qu'il n'était guère raisonnable de ne pas interroger quelque un de compétent. L'abbé approuva sa servante et le vétérinaire fut appelé.

Après avoir minutieusement ausculté, palpé la chatte, le praticien, bonhomme venu à la face rougeaud et réjouie, rassura le prêtre, affirmant que la bête était pas malade pour le moment, mais qu'elle pourrait le devenir si elle restait toujours enfermée, si le ne lui était pas loisible... comment dire... enfin de s'aller promener de temps à autre.

« Vous me comprenez, monsieur le curé, dit-il en clignant des yeux; et, sur le palier, il ajouta : « Croyez-moi, laissez-la courir... laissez-la courir. »

L'abbé revint à pas lents vers Griset. « Te laisser courir, c'est facile à dire, mais comment faire ? Je ne puis tout de suite te laisser promener, et si tu sors toute seule, à combien de dangers n'es-tu pas exposée ? La nature a vraiment des exigences ! Si nous nous logions sous les toits, tu pourrais, par la fenêtre d'une mansarde, entrer et sortir à ta guise; mais ici !... »

La soirée fut triste. Griset ne cessait de se plaindre et l'abbé songeait aux paroles du vétérinaire : « Croyez-moi, laissez-la courir. »

Il rêva cette nuit-là de toitures au clair de lune avec les longues ombres des cheminées descendant jusqu'aux gouttières qui brillaient comme des ruisseaux. Dans ce domaine féérique, sa chatte, sa petite chatte grise se promenait émerveillée. Sur les tuiles lumineuses elle marchait, légère, l'oreille au guet, respirant l'air frais de ces hauteurs

enfin retrouvées. Puis il lui sembla qu'elle n'était plus seule, d'autres oreilles pointues se détachaient sur le ciel étoilé, d'autres mialements répondaient aux siens et elle s'était arrêtée comme en extase.

Le lendemain, l'abbé Bontemps dit à Catherine :

— Ma fille, n'y a-t-il pas un appartement à louer ici, au sixième ?

— Si, monsieur le curé.

— Le nôtre ne m'a jamais plu qu'à moitié... je vais écrire au propriétaire et donner congé... je crois que nous serons mieux là-haut.

Catherine, suffoquée, demeura la bouche ouverte.

— Je savais bien que tu serais de mon avis, reprit l'abbé... Vois-tu, ce sera décidément plus gai; nous serons plus près du ciel, et puis... la chatte pourra courir...

Jean Renouard.

Le Cheval mécanique

Navrant, suranné, presque antique, Nait comme un vers de cantique, Il échoua la par hasard. Entre une lampe, une valise; Et son galop s'immobilise Dans le bric-à-brac d'un bazar.

Il rit jaune tout à son aise Avec des dents de vieille Anglaise; Mais le hennissement muet De ses mâchoires espacées Proclame les gloires passées Du temps où, fier, il remuait.

Car la solide manivelle Percant son crâne sans cervelle, Aux mains d'énergiques enfants Qui s'en servaient comme d'un orgue De barbarie, a pu sans morgue Avoir des destins triomphants :

Sur le sable fin des allées Frôlant les massifs d'azalées, Il zigzagait, fougueux coursier... L'oreille fendue, il concentre Inutilement dans son ventre Ses rudes entrailles d'acier;

Et maintenant qu'une dernière Mèche lui tient lieu de cinière, La robe de cet ex-pur-sang Subit une fâcheuse crise : On l'avait peinte couleur grise, Ton discret et peu salissant :

Mais le vieux cheval mécanique Auquel le destin fait la nique Est mauve sale !... Il n'a qu'un œil (On prit l'autre en guise de bille) Et — l'abandon du déshabillé — De sa queue il porte le deuil !...

Le temps farouche te massacre Comme un simple traineur de fiacre, Luxueux joujou qui nous plait ; Car — injustice intolérable — De vivante chair ou d'ébale, Le régime des chevaux n'est plus !...

Hugues Delorme.

Le père de Chateaubriand

Les choses jolies et profondes qu'a dites Chateaubriand, l'autre jour, M. Jules Lemaitre, au cours de sa belle conférence, ramenant l'attention vers l'extraordinaire auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, cet ouvrage prodigieux qu'on est tenté de lire comme un roman, — et qu'en bien des endroits il faut, en effet, considérer comme tel. C'est le roman de sa vie qu'a écrit Chateaubriand et quelquefois avec un peu plus de liberté que n'en comporte une biographie véritable.

De reste, si l'on est dupe, c'est qu'on l'a bien voulu. Chateaubriand lui-même avoue qu'il ne prétend pas à une exactitude des plus rigoureuses. Il l'avoue dès le jour que l'idée lui vint d'écrire ses *Mémoires*. A cette époque-là, qui est le mois de décembre 1803, il était à Rome, attaché d'ambassade. Et Mme de Beaumont venait de mourir. Il écrit à son ami Joubert; et il lui dit : « Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont les *Mémoires* de ma vie... » Il ajoute : « Je n'entreprendrai pas la postérité du détail de mes faiblesses; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme et, j'ose le dire, à l'élevation de mon cœur. Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau. Ce n'est pas à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos regards à des sentiments nobles et généreux... »

Il ajoute encore qu'il n'a rien à cacher. Sans doute !... Mais il avait bien des petits détails à arranger. C'est cela qu'il a fait avec une complaisance ingénieuse et qui ne se dissimule pas toujours.

Le récit de sa première enfance est, en général, authentique. Exemple, Chateaubriand raconte qu'il y avait, le jour de sa naissance, une tempête épouvantable. Cette tempête, évidemment, tourne au symbole : « Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées... » Cette tempête, — on se méfie !... On se demande si Chateaubriand ne l'a pas inventée pour la beauté de la mise en scène, pour la splendeur farouche du décor au milieu duquel il fit son apparition dans la vie... Eh ! bien, non, cette tempête est véritable. En effet, après la première publication des *Mémoires*, un érudit de Saint-Malo, archiviste de la ville, M. Charles Cunat, fit de patientes recherches. Voici ce qu'il trouva dans les vieux papiers de Saint-Malo : « Une pluie opiniâtre durait depuis près de deux mois; plusieurs coups de vent qu'on avait éprouvés n'avaient pas changé l'état de l'atmosphère; ce temps pluvieux jetait l'alarme dans le pays; ce fut dans la nuit du samedi au dimanche, à l'approche du dernier quartier de la lune, qu'eut lieu la tempête horrible qui

accompagna la naissance de Chateaubriand et dont les terribles effets se firent sentir dans tout le pays et notamment à la chaussée du Sillon. Alors, on est charmé de savoir cette tempête si authentique; on est touché de ce scrupule que Chateaubriand semble apporter au récit de ses premiers jours.

Dépendant, il ne faudrait pas qu'on attribue trop d'importance à cet indice. Ailleurs, l'exactitude cesse. Et ainsi, plusieurs renseignements que donnent les *Mémoires d'outre-tombe* au sujet du père de Chateaubriand paraissent avoir tous les caractères d'une invention flatteuse.

C'est une étrange et tragique figure, celle du vieux Chateaubriand. Elle est, dans les *Mémoires*, tracée à l'eau forte et, en somme, sans pitié. Chateaubriand signale, en son « géniteur », un des caractères les plus sombres qui aient été; il dit que ce père « effraya son enfance, contrasta sa jeunesse ». Et puis : « Monsieur mon père avait volontiers, comme un grand terrien du moyen âge, appelé Dieu le gentilhomme de la-haut, et surnommé Nicodème (le Nicodème de l'Evangile) un saint gentilhomme ».

Nous avons deux rédactions de la partie des *Mémoires* qui a trait au vieux Chateaubriand : celle qu'on trouve dans les éditions habituelles (soit dans l'édition Biré) et qui date vraisemblablement de 1811, et puis une autre, que nous appellerons la version des *Souvenirs*. Sous le titre de *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Mme Charles Lenormant, nièce de Mme Récamier, publia le texte d'un manuscrit des *Mémoires*, manuscrit dont Mme Récamier avait, de sa main, copié la plus grande partie sur l'autographe de Chateaubriand, commencé en 1809. La version des *Souvenirs*, en bien des passages notablement différente de l'autre, est donc, pour les événements qui nous occupent, de deux années antérieure à la version des *Mémoires*.

René-Auguste de Chateaubriand était né le 23 septembre 1718. Il avait — disent les *Mémoires* — « environ quinze ans » et — disent les *Souvenirs* — « environ treize ans », quand il donna la première marque de son énergie. Sa mère était malade de mille chagrins et du dépit de ne pouvoir faire entrer son fils aimé dans la marine royale. Il s'approcha du lit où elle était couchée et lui dit : — « Je ne veux plus être un fardeau pour vous... » Elle demanda : — « René, que veux-tu faire ?... » Laboure ton champ. — Il ne peut pas nous nourrir; laissez-moi partir, je m'embarquerai, je ferai fortune et je viendrai vous secourir... — Eh ! bien, va donc où Dieu veut que tu ailles !... La scène est à peu près identiquement la même dans les deux rédactions.

Le jeune garçon fait de ses hardes un petit paquet, le met sur son dos, quitte la ferme paternelle, arrive à Dinan où une parente lui donne une lettre pour un armateur de Saint-Malo. Bienôt, quelques jours après, il est embarqué sur une goélette armée et prend la mer. Désormais, que fit-il ? C'est ici que les deux rédactions divergent.

Les *Souvenirs* sont beaucoup plus simples que les *Mémoires*. Voici leur récit : « La petite république malouine soutenait seule alors sur la mer l'honneur du pavillon français et se montrait la digne patrie de Jacques Cartier et de Duguay-Trouin. Dès sa première course, mon père fut blessé deux fois dans un de ces combats dont l'obscurité laisse au péril toute sa grandeur et à la valeur tout son mérite. La goélette fut prise et mon père mené prisonnier en Angleterre; de là, il revint en France, moins riche et moins heureux que jamais... »

Ce récit plaît d'abord par son naturel. René-Auguste de Chateaubriand a été embarqué sur une goélette corsaire. La goélette fut attaquée dans sa « course »; il y eut un combat, — un combat « obscur », évidemment, lui blessa, la goélette capturée, le jeune corsaire fut prisonnier des Anglais. On pourrait citer beaucoup d'autres histoires de ce genre; j'en citerai une, tout à l'heure.

Mais voici le récit des *Mémoires* : « La petite république malouine... l'honneur du pavillon français. La goélette rejoignit la flotte que le cardinal de Fleury envoyait au secours de Stanislas

viron quinze ans », — et cela, évidemment, pour les besoins de la cause.

Comment, de 1809 à 1811, entre la première et la deuxième rédaction, Chateaubriand aurait-il appris soudain cet exploit de son père ?... Tous les témoins, je ne dis pas du fait, mais encore des récits que le vieil homme en pouvait faire aux siens, avaient disparu ou bien étaient loin ; de 1809 à 1811, Chateaubriand n'est pas retourné en Bretagne, sa sœur Lucile n'existe plus. Conjecturons qu'en rédigeant à nouveau ses *Mémoires*, en 1811, il avait décidé de faire à son père une situation plus glorieuse et, si l'on peut dire, de l'amener, de le tirer jusqu'à l'Histoire. L'effort est assez visible.

Mais continuons cette lecture comparée des deux rédactions des *Mémoires*. Et notons que, dans la refaçon de 1811, le père de Chateaubriand n'a pas été, comme dans l'autre, prisonnier des Anglais, petit incident bien caractéristique d'une aventure de corsaires. Tout simplement, après le siège de Dantzig, il revient en France et s'embarque de nouveau.

René-Auguste rentre en Bretagne. Lissons les *Souvenirs* : « Son courage, son esprit d'ordre l'avaient fait connaître ; de riches colons s'intéressèrent à son sort, il fut envoyé aux îles et commença à jeter les fondements de la nouvelle fortune de sa famille... » Dans les *Mémoires*, René-Auguste n'a pas besoin que de riches colons s'intéressent à son sort. Il n'est pas envoyé aux îles, mais : « Il passa aux îles ; il s'enrichit dans les colonies et jeta, etc... » C'est, ainsi, plus brillant !...

Voyons des transformations analogues, dans le portrait que Chateaubriand fit de son père en 1809 et en 1811. Physiquement, le voici, selon les *Mémoires* : « M. de Chateaubriand était grand et sec ; il avait le nez aquilin, les lèvres minces et pâles, les yeux enfoncés, petits et pers ou glauques, comme ceux des lions ou des anciens barbares. Je n'ai jamais vu un pareil regard ; quand la colère y montait, la prunelle étincelante semblait se détacher et venir frapper comme une balle... »

Dans les *Souvenirs*, il n'a encore les lèvres que « pâles » ; il n'a encore les yeux que « bleus et petits » ; il n'est encore question ni de lions ni d'anciens barbares ; et, au lieu de cette prunelle qui se détachait, allait vous frapper comme une balle, tout simplement, « dans la colère, ses yeux lançaient véritablement des flammes ». C'est déjà très joli ; mais on remarque le travail que Chateaubriand a fait subir à son texte pour le rendre plus pittoresque.

Le portrait moral de René-Auguste de Chateaubriand a été modifié semblablement. Quant à elle a publié le texte de 1809, Mme Charles Lenormand s'est étonnée d'y trouver une ou deux phrases où l'auteur, je ne dis pas adouci, mais expliquait un peu et alors excusait le trop farouche et terrible caractère du bonhomme ; elle regrette de constater que ces phrases avaient disparu de la rédaction de 1811... A vrai dire, je ne crois pas que Chateaubriand y ait mis de malveillance, — pas plus qu'il n'a mis de bienveillance véritable à gratifier d'un complot historique le petit corsaire de 1734. Ce qu'il a fait, ici et là, n'est pas destiné à son père... Mais il a voulu améliorer, de diverses manières, l'image de cet homme qui fut le père de René de Chateaubriand.

Le 8 juillet 1753, « haut et puissant René-Auguste de Chateaubriand, chevalier seigneur du Plessis », épouse « très noble demoiselle Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée, dame de la Villemain, fille de haut et puissant seigneur Ange-Anibal de Bedée, chevalier seigneur de la Bouffardays et autres lieux... »

Les *Mémoires* disent : « Ce fut en revenant d'Amérique qu'il songea à se marier ». Les *Souvenirs*, plus carrément : « Au retour d'une de ses courses, lorsqu'il commençait à être moins malheureux... »

Le jeune ménage s'établit à Saint-Malo. Apolline de Bedée n'avait, disent les *Souvenirs*, « presque rien », et René-Auguste « ne possédait rien encore ». Les *Mémoires* négligent ce détail. Mais ils racontent (et les *Souvenirs* aussi), un peu plus loin, que René-Auguste, trois ou quatre ans après la naissance de son fils, avait recouvré la terre de Combours. Le maréchal de Duras, qui tenait cette terre de sa femme, « s'arrangea » avec lui, et, disent plus précisément les *Souvenirs*, lui « vendit » Combours.

Comment le malin corsaire, qui n'avait rien en 1753, a-t-il pu, onze ou douze ans plus tard, acheter ce château considérable, s'y installer et y vivre selon son rang ? L'auteur des *Souvenirs* et des *Mémoires* ne le dit pas du tout ; il ne le dit absolument pas. Mais nous le savons ; il n'y a qu'à lire là-dessus le mémoire de M. Charles Cunat, lequel, adjoint au maire de Saint-Malo, a consulté nombre de papiers administratifs — et notamment, aux archives de l'inscription maritime de Saint-Malo, les « rôles d'équipages ».

Eh ! bien, voici. Le père de Chateaubriand s'était établi armateur, nous allons voir dans quelles conditions.

En 1757, le navire *La Villegien* fut armé pour Saint-Domingue. René-Auguste de Chateaubriand prit à sa charge une partie de l'entreprise et son frère, M. de Chateaubriand du Plessis, eut le commandement du navire. De nombreux vaisseaux de guerre anglais gardaient la mer. Bien conduite et, sans doute, favorisée du sort, *La Villegien* réussit à merveille ; elle eut la chance de ne rentrer qu'après que l'expédition du duc de Malborough contre Saint-Malo eut incendié dans le port plus de soixante bâtiments richement chargés qui appartenaient au commerce de cette place. Un tel succès encouragea « le sieur Chateaubriand » — comme il est désigné sur les registres de l'inscription maritime — et, dès lors, il se mit à son compte. En 1759, l'armée lui-même, à son risque et à son bénéfice, *La Villegien* ; l'année suivante, l'armée trois corsaires, cette même *Villegien* et deux autres, le *Vautour* et l'*Amarante*. Avec ces trois corsaires, il captura plusieurs bateaux marchands anglais. Mais *La Villegien* fut capturée par un navire de guerre anglais, l'*Antiope*. M. de Chateaubriand du Plessis fut pris, mais bientôt échangé, de sorte qu'il ne tarda pas beaucoup à reprendre la mer.

On trouvera, dans le mémoire de M. Charles Cunat, la liste des corsaires qu'arma successivement le sieur de Chateaubriand. Du reste, cette liste n'est pas tout à fait complète. On a trouvé, dans

les archives de l'inscription maritime de Saint-Malo, à la date de 1774, la mention d'un *Roi de Juda*, beau nom, bien pittoresque ! Le *Roi de Juda*, construit à Nantes en 1772, du port de 200 tonneaux, fort de huit canons, appartenait au sieur Chateaubriand, armé sous le commandement du sieur Duplessis de Chateaubriand, pour le voyage de Guinée ; 45 personnes au rôle.

Pour le voyage de Guinée... *L'Amarante*, elle aussi, a fait le voyage de Guinée. *La Villegien* et, plus tard, le *Jean-Baptiste* ont fait le voyage de Saint-Domingue.

Quelles marchandises transportaient ces navires ? Quel trafic faisaient-ils ?... Là-dessus, je n'ai pas tous les documents que je souhaiterais. Mais notons qu'à cette époque le « bois d'ébène », — c'est-à-dire, en somme, les nègres, — se traitait ouvertement. Ce n'est donc pas une conjecture bien hasardeuse de dire que René-Auguste de Chateaubriand, avec ses bateaux, fit la course et, même, fit la traite des noirs...

De tout cela, il n'est fait aucune mention dans les *Mémoires d'outre-mer* ni même dans les, plus sincères, *Souvenirs*. On peut conjecturer que Chateaubriand n'aimait pas beaucoup cette histoire. Et il l'a résolument laissée de côté : c'était bien son droit, somme toute.

Et, dès le 3 mai 1761, René-Auguste de Chateaubriand put acquiescer Combours. A la fin de sa vie, il put signer comte de Combours, baron d'Epigné, seigneur de Gangres, du Plessis-Épigné, du Boulet, de Malstroit en Dol et autres lieux.

Maurice Desfontaines.

UNE AUDIENCE

Sultan Moulay-Hassan

Notre trône, disait un sultan marocain, c'est la selle de notre cheval. Aussi, lorsqu'un ministre étranger présentait pour la première fois ses lettres de créance, était-il reçu par le sultan à cheval, suivant un cérémonial humiliant qui a été abandonné en 1902. Mais les entrevues suivantes se faisaient plus simplement. Le 14 mars 1891, à huit heures du matin, M. Patenôtre et sa suite sortaient du palais *Mahmoudia*. Escortés par des soldats marocains, ils sortaient de Marakech par la porte *Rab*, puis passaient sous le vaste arc en ogive de la porte *Aomar* et pénétraient dans un long couloir formé par les murs de la *Casbah* et du *Bar-el-Marshen*, où erraient des femmes sans voiles, sortes de ribaudes qui suivaient les soldats.

On parvint dans l'immense cour du *Mecharouf*, où les troupes du sultan avaient formé les faisceaux. On descendit de cheval à proximité d'une porte surmontée d'une coupole blanche, puis le *caid mecharouf*, sorte d'introduit des ambassadeurs, vint nous chercher. On choisit, habituellement pour cette fonction un homme grand et vigoureux. Ce géant au teint de bronze doré, peu barbu, aux yeux étincelants, tenant un énorme bâton dans sa main droite. C'était un *Levân* colossal, comme le *Mathé* de Flaubert. Sa physionomie et son attitude rappelaient la fameuse statue de bois, découverte par Mariette, actuellement au musée du Caire, et que les indigènes ont surnommée le *cheikh-el-halal*. Ce personnage, pénétré de l'importance de ses fonctions, marchait lentement, majestueusement, comme un seigneur de cathédrale, ou plutôt comme le chameau qui porte, à la Mecque, le *nahmal* ou tapis destiné à la Coaba. Sa figure rayonnait à la pensée de l'acte auguste qu'il allait accomplir en présentant un *bassadour* au commandeur des croyants.

On passa lentement dans un vestibule où des scribes travaillaient accroupis sur des dalles de marbre. Quelqu'un dit en plaisantant : c'est le Conseil des ministres. Nous pénétrâmes ensuite dans le palais de l'*Agdal*, entouré d'un immense jardin de palmiers et d'orangers. On glissait, plutôt qu'on ne marchait, sur un trottoir dallé de marbre. Le *mecharouf* parlait à voix basse et semblait vouloir nous inspirer le respect religieux qu'éprouvent les indigènes. On eût dit qu'on allait pénétrer dans un sanctuaire indou rempli de mystère. Saisis de recueillement, nous retenions notre respiration. Encore quelques marches à gravir et nous nous trouvons devant la porte d'un petit kiosque vitré. Le *mecharouf* cria d'une voix formidable : *El bassadour français* ! Soudain l'idole, aux yeux de diamants, apparut, accroupie, comme une divinité indienne, sur un canapé européen, garni de cuir vert, percé d'un trou, dans lequel le sultan plaçait le crayon qui lui servait pour annoter les lettres. Il n'y avait pas d'autre meuble dans ce petit kiosque ajouré de style muresque, orné de faïences bleues et vertes. On apporta une chaise pour le ministre qui, se levant, s'assit, privilège que M. Tissot fut le premier à obtenir.

Le chérif ne se levait jamais de son canapé et ne donnait pas la main. On raconte qu'un jour il prêta son crayon à un interprète français. A la sortie de l'audience, les ministres marocains s'embrassèrent autour de celui-ci et baisaient sa main qui avait tenu un objet en même temps que celle du Sultan et devait participer au pouvoir surnaturel, à la *baraka* du souverain. Il est possible que ces courtisans aient voulu flatter l'interprète, et, en même temps, lui donner une haute idée de leur respect pour leur maître. Peut-être étaient-ils sincères et cela expliquerait la stupéfaction avec laquelle ils parlaient encore de ce drogman français qui, dix ans auparavant, avait eu l'audace de prendre une bague au doigt du Sultan. On raconte que des indigènes ne pouvant approcher de Moulay-Hassan, lançaient des petites pierres sur lui, puis les ramassaient, après qu'elles l'avaient touché, et les conservaient comme de précieux talismans. Cette croyance à la *baraka*, étrangère à l'islam, est analogue à celle qui, au moyen âge, attribuait aux rois de France le pouvoir de guérir par l'imposition des mains.

Moulay-Hassan avait un visage d'une beauté, d'une noblesse et d'une mélancolie douce, dont il était impossible d'oublier l'expression, quand on l'avait vu de près une seule fois. Il y avait dans sa physionomie du dédain, de la tristesse, de l'ennui comme en eût éprouvé une divinité exilée sur la terre. Son sourire rappelait celui des statues égyptiennes. Ses grands yeux noirs étaient magnifiques. Gabriel Charmaï dit que « la prunelle noire de ses yeux, toute chargée d'éclairs, n'occupe que la moitié supérieure de l'orbite et laisse voir le blanc au-dessous. » M. Loti a écrit également qu'il avait des yeux morts, dont on voyait paraître le blanc au-dessous de la prunelle à demi-cachée par la paupière. Cette vision s'explique par la position de ces deux écrivains, qui étaient à pied, tandis que le Sultan se tenait à cheval.

Du reste, Moulay-Hassan était, sinon timide, du moins inquiet de ne pas paraître à la hauteur de son rôle politique et surtout religieux. Les musulmans du Maghreb affectent de prendre en public, une physionomie impassible et détachée des préoccupations mesquines. L'idéal du croyant étant la résignation à la volonté divine, un grand personnage religieux se croit obligé d'adopter un masque hiératique. Les Marocains ne comprennent pas pourquoi les Français affectent d'être toujours gais et ne peuvent s'abandonner sans rire, quoique n'étant pas des augures.

Pour moi, qui me tenais debout, alors que le Sultan était assis et qui le regardais de haut en bas et en face, j'ai trouvé que ses yeux étaient très brillants, mais sans dureté, plutôt bienveillants, ses traits réguliers, son visage entouré d'une barbe courte et bien taillée. Gabriel Charmaï dit que Moulay-Hassan, comme tous les cavaliers de son Marzhen, avait la tête rasée ; au-dessus des tempes se montraient cependant, suivant la mode, deux touffes de cheveux noirs que le turban recouvrait en partie. Je ne les ai pas remarqués.

Le descendant du Prophète avait, comme le chérif de la Mecque et la plupart des autres *cheurfa*, du sang nègre dans les veines. C'est du reste une particularité très importante que cette infiltration dans la race arabe et berbère, aussi bien en Arabie qu'en Maroc. Un des chefs de l'insurrection kabyle de 1871, Si Aziz, en fut très surpris quand il arriva au Hadjar et il s'en indignait : « Mohammed, me disait-il, n'était pas nègre. » Peut-être Moulay-Hassan a-t-il voulu reblanchir sa race en choisissant une circoncision pour favorite et en désignant, comme successeur, le fils de cette dernière ?

Son teint de bronze doré était rehaussé par la blancheur de ses vêtements d'une grande simplicité. Il ne se distinguait que par le capuchon de son burban ou de fine laine blanche, relevé par dessus le turban, privilège équivalant à celui des souverains d'Europe de rester couverts, mais dont personne ne pouvait user devant lui. Il ne remettait jamais deux fois le même vêtement et abandonnait à son entourage ceux qu'il enlevait.

Les riches étoffes et les bijoux devaient être réservés aux femmes. Erckman dit que toute la soie qu'il portait sur lui ne devait pas peser plus d'une livre. Ses pieds étaient nus dans des babouches jaunes. Il portait un *delil*, livre de prières, dans un étui suspendu à son épaule par un cordon de soie. Il avait proscrit l'usage de l'or, comme contraire à l'austérité musulmane. Ses seuls ornements étaient une montre en argent et une bague de même métal enchâssant un diamant. Il est possible que ce ne fût pas par coquetterie qu'il se permettait ce dernier luxe, mais par suite d'une vieille coutume, imitée de l'anneau pastoral, à l'époque où il y avait des évêques au Maroc, de même que le livre rappellerait le bréviaire des prêtres chrétiens. L'usage du chapelet est plus répandu chez les musulmans que chez les chrétiens.

Le ministre présentait au sultan les cinq personnes de sa suite, dont la tenue n'était pas d'une correction irréprochable. Sous prétexte que le sultan ne s'y connaissait pas, les uns avaient un casque colonial, les autres un chapeau à plumes. Deux seulement portaient une épée, ce qui n'était pas une grande faute, car le sultan et les grands personnages marocains, à l'exemple du Prophète et des premiers califes, ne sont jamais armés. Ainsi que les Chinois, les Marocains considéraient le métier militaire comme inférieur à celui des lettrés, les *travailleurs du roseau*. Ils ne comprennent pas pourquoi les diplomates se chargent d'une épée, dont ils ne se servent jamais. Du reste, nos uniformes n'éblouissent nullement les Marocains. La coupe bizarre de l'habit, plus long derrière, leur fait supposer que l'on a adopté cette mode disgracieuse pour économiser la broderie. Il est bon de rappeler qu'en 1699, notre ambassadeur à Constantinople, M. de Ferriol, marquis d'Argentan, que les Turcs surnommaient le ministre *déli* (fou), ne put être reçu, pendant dix ans, par le sultan, parce qu'il s'obstinait à garder son épée pour assister à l'audience.

Le sultan, sachant que j'avais occupé le poste de Djeddah, me demanda le prix de location d'un chameau pour aller de cette ville à la Mecque. Cette question parut bizarre au drogman et lui donna envie de rire. Mais le sujet intéressait Moulay-Hassan, beaucoup plus que nos éternelles réclamations pour des créances juives. En effet, on l'avait prié d'envoyer au Hedjaz un navire chargé de blé, ainsi que le font le sultan de Constantinople et le khédive d'Égypte. Le prix du transport de Djeddah à la Mecque qu'on lui demandait lui paraissait exagéré. Je répondis en donnant le prix réel et en prévenant le sultan que, sur cette somme, le chérif de la Mecque prélevait les deux tiers. Je l'informai également que le blé, envoyé au Hedjaz par les autres souverains, était vendu aux enchères, sur le quai de débarquement, que le chérif et les autorités turques s'en partageaient le produit, mais que rien n'était distribué aux pèlerins pauvres. Le sultan se montra satisfait de cette réponse et apprit, avec plaisir, que j'avais eu l'occasion, à Djeddah, de rendre service à des pèlerins marocains, car, en Orient, où le sultan n'a pas de représentants, tous les Marocains sont considérés comme sujets ou protégés français. Le consul ajouta que si l'on voulait être certain que le blé ne fut pas détourné de sa destination, on pouvait l'adresser au consulat de France à Djeddah. Au sortir de l'audience, je rédigeai une note en ce sens qui fut re-

mise à Moulay-Hassan et un des principaux personnages de son entourage s'empressa de demander des lettres de recommandation pour nos consuls d'Orient.

Après cet entretien, les personnes de la suite du ministre se retirèrent et le laissèrent seul avec le sultan et son interprète. On nous fit alors visiter les magnifiques jardins, assez mal entretenus de l'*agdal*. Le sol était jonché d'oranges que personne ne ramassait. On se contentait de cueillir la fleur des oranges pour en faire des confitures. Au milieu, il y avait une immense pièce d'eau, sur laquelle flottait un canot où les femmes du sultan venaient parfois prendre place, pour faire le tour de ce petit lac. Je songeais à la jolie ville de Tlemcen, qui a l'aspect des capitales marocaines et possède, elle aussi, un grand bassin, le *hadir*, où les souverains donnaient autrefois des régates, mais qui est aujourd'hui à sec. Nous visitâmes une fabrique de cartouches, montée à grands frais par des Européens, mais dont les produits revenaient beaucoup plus cher que ceux qu'on faisait venir de l'étranger.

Un peu plus tard j'adressai, au départ, un rapport pour proposer de régulariser la protection, par les agents français, des sujets marocains en Orient et principalement de ceux qui vont au pèlerinage de la Mecque. Je pensais que le meilleur moyen d'assurer notre influence était de nous inspirer de la conduite de Bonaparte en Égypte et d'adopter, à l'égard des musulmans de l'Afrique du Nord, ce que l'on a depuis appelé une politique d'association.

Ainsi que dans les autres capitales marocaines, le *mecharouf*, ou quartier juif, est à côté du palais du sultan, afin d'être mieux protégé. On y voyait, à cette époque, un musulman algérien qui s'y était installé afin d'y trouver une sécurité plus grande. Le sultan n'ayant pas de décorations à distribuer, avait l'habitude de donner des chevaux aux diplomates qui allaient le voir et les revenaient presque immédiatement, ce qui produisait un effet déplorable. Il donnait également des selles à ceux qui avaient reçu précédemment des chevaux.

C'était une grave préoccupation pour les diplomates de savoir d'avance de quelle couleur serait celle qui leur était destinée. La veille de mon départ, Moulay-Hassan m'a fait remettre un grand et beau cheval gris, dont on avait rasé la queue. Il portait au cou une ficelle avec le cachet du sultan, pour éviter une substitution. Lorsque je revins à Mogador, le cheval fut enveloppé d'une couverture et conduit par la bride. Personne ne le montait, car il est convenable de montrer, aux habitants des tribus, le grand cas que l'on fait d'un cadeau du chérif et j'ai repoussé, avec indignation, les offres que je reçus de le vendre.

L. Hugonnet.

Prédicateurs d'autrefois

On a calomnié la dureté des carêmes d'autrefois. Il est très vrai qu'ils faisaient perdre à la gourmandise quelques-uns de ses droits ; mais les délices qu'on refusait à la bouche, c'est l'âme qui les offrait. Les sermons, pour peu qu'ils fussent apprêtés avec délicatesse et servis avec art, étaient un régal en soi.

Quand Bourdaloue prêchait le vendredi, il n'y avait plus, dès le mercredi, une seule place à retenir. Aux sermons de Paul de Gondy on payait sa chaise un quart d'écu. Derrière le prédicateur, l'usage voulait, vers 1650, que la chaire fut escaladée ; c'était le temps où les gentilshommes, à l'égise comme à table, n'hésitaient jamais à se couvrir le chef de leur feutre. Plus anciennement, aux sermons de Bernardino Orchino, les auditeurs inconsolables de n'avoir pu trouver place à l'intérieur de l'église s'empressaient de se hisser sur le toit et leurs enthousiasmes le croyant.

Pourquoi donc, demandait Louis XIV à Boileau, la foule court-elle s'écraser aux sermons de Letourneux ? — Siré, répondait le poète, la raison m'en paraît simple : on court toujours vers les nouveautés. Et Letourneux prêchait... l'Évangile.

La piété ne faisait pas, à elle seule, la vogue des sermons. La dévotion envers Dieu avait beau être ardente, la dévotion pour le roi était plus passionnée encore. Et pour peu que le souverain les regardât prier, les dames trouvaient un charme infini à la prière. Elles tenaient allumées, devant elles, de mignonnes bougies ; mais on ne savait au juste si ces petits flambeaux étaient chargés d'éclairer la lecture ou la lecture.

Le prêtre du roi était la grande raison de l'assiduité des dévots dans les tribunes. Le major des gardes du corps, Brissac, en fit la preuve. Il s'avisait, certain soir, de jeter cet ordre, quand la chapelle était déjà pleine : « Messieurs les gardes, retirez-vous : Sa Majesté ne viendra pas. » Une à une, aussitôt, les bougies de s'éteindre et les dévots de se retirer, d'aller se coucher, sur un signe de Brissac, les gardes rentrent et le roi paraît. Il voit les tribunes désertes ; quatre dames y restent seules. A l'issue du sermon, il s'explique et questionne. Et quand Brissac eut épuisé l'aventure, la rate de Sa Majesté daigna se dilater à l'aise.

Vingt témoignages, récemment groupés par M. Ch. V. Langlois, nous montrent qu'au temps de saint Louis les Parisiens avaient fait des églises autant de lieux de rendez-vous. Deux siècles plus tard, un prédicateur s'écriait : « Si quelque gentillâtre entre à l'église, que voyons-nous ? Une dame se lever et courir l'embrasser, bec à bec ! »

Les belles auditrices étaient redoutables aux sermons de mille autres douces. Elles apportaient, en écoutant Pierre de Besse, que les mauvaises pensées sont « les allumettes des vices » et que les démons ont un « concierge : Lucifer ». Dans tel sermon de Noël, elles entendaient le cri du coq sortir des lèvres du prédicateur ; après quoi, le mugissement du bœuf, puis le bralement sonore de l'âne. Elles découvraient, grâce au père André, pourquoi sa grande charité faisait de saint Augustin le roi de cœur ; pourquoi saint Jérôme, un peu terre à terre, était le roi de carreau ; et pourquoi son éloquence fleurie faisait de saint Ambroise le roi de tréfle.

Le Père Mainsbourg leur révélait le sens caché des races canines : les dogues anglais étaient les jansénistes ; les bons chiens de garde étaient les molinistes ; les chiens bichons étaient les abbés de cour.

Les contemporains d'Erasmus avaient entendu, par la douce langue du zodiaque, la nécessité de l'abstinence et le bienfait de l'aumône par le delta du Nil. Dans les dernières années de Louis XIII, les Français avaient enfin compris pourquoi le Christ était d'abord apparu aux saintes femmes : c'était parce qu'il était, les femmes, plus hâves que les hommes, étaient plus capables que les apôtres de répandre, en quelques heures, la grande nouvelle.

Et puis, que de profondeur dans la glose commentée la création de la femme ! Si Eve avait été tirée de la tête d'Adam, les filles

d'Eve auraient eu trop d'orgueil ; de l'œil, elles risquaient d'être trop vagabondes ; de l'oreille, trop indiscrètes ; de la bouche, trop loquaces ; de la main, trop taillonnes, et du pied, trop coureuses. Il est vrai que Bossuet jugeait autrement le dessin de Dieu, quand Dieu avait fixé son choix sur la côte d'Adam. Bossuet prêchait aux dames la modestie et s'écriait : « Vous ne devez pas oublier que vous tirez votre origine d'un os complémentaire de l'homme. »

Conscientes, malgré tout, de posséder quelques trésors que l'indifférence masculine ne dédaigne pas toujours, les dames étaient volontiers aux sermons un décolletage sans timidité. Le vertueux Maillard s'en offusquait. Et, détournant à demi les yeux, il clamait : « Mesdames, ne vaudrait-il pas mieux, pour vous, porter un grain de lépre sur le front et un autre au bout du nez ! »

Le P. de Lingendes dénonçait ces scandales : « Sein dévoilé, épaules nues, bras découverts, tout l'équipage de la bouche, » Le P. Boux accusait les grandes dames « d'être, au lieu d'être pieuses, les plus affreuses nudité et de paraître sous un extérieur qui annonce une chasteté mourante. »

En Italie, les femmes avaient d'autres faiblesses : du seizième au dix-huitième siècle, elles se glissaient dans des costumes d'hommes. Saint Charles Borromeo eut à défendre aux nonnes elles-mêmes cette fantaisie. En 1692, le dominicain Girolamo Fazello, dans ses sermons de Carême, flétrissait la manie des femmes de se déguiser en soldats. Plus tard, elles arboraient dans les églises, et sous le nez des prédicateurs, la veste, la culotte étroite et le justaucorps.

Les indigents trouvaient à toutes ces modes un mérite : attirer, en très grand nombre, les hommes au sermon. Après quoi, le génie des prédicateurs avait toute liberté pour édifier l'auditoire et pour l'arracher aux pensées frivoles. Le P. Honoré y réussissait au moyen d'une valise de têtes de morts. Il prenait une première de ces têtes, la coiffait d'un bonnet carré ou d'un mortier et demandait : « Nas-tu pas été juge et n'as-tu pas vu la justice ? » D'autres têtes succédaient à la première et, affublées de casques guerriers, de capuchons de moines ou de cornettes de nonnains, elles subsistaient, sur leur vie au camp ou au cloître, d'implacables interrogatoires. Après quoi, le P. Honoré choisissait un dernier crâne, d'allure plus mignonne que ses confrères : d'un geste sûr, il l'abaissait, un peu en arrière, d'un *fontange*, et questionnait : « Ou sont maintenant tes beaux yeux, si adroits jadis au jeu des prunelles ? et cette bouche dont le sourire a damné tant de malheureux ? Ou sont tes dents qui mordaient les cœurs ? Ou sont ces mignonnes oreilles, ouvertes aux douceurs des godelureaux ? Ou sont les pommettes et les fards qui enlumaient ton visage ? »

Les apostrophes n'allaient pas seulement aux défunts. Guineestre, au temps de la Ligue, interpellait le président de Harlay et lui demandait de jurer, en face de la chaire, sa fidélité à la cause des Seize. Aussi, certain soir qu'il prêchait la Passion, devant Gaston d'Orléans, encadré de deux notables financiers, Pierre Camus dit tout à coup : « Ah ! monseigneur, je vois trois autres ducs de Lorraine ! » Camus n'adressait ces paroles qu'au crucifix. Mais Gaston les prit pour son compte ; et, ôtant son chapeau, tout en regardant ironiquement ses deux voisins, il acquiesça et salua.

Le frère de Gaston, Louis XIII, apportait au sermon une âme plus simple : en entendant le prédicateur l'abbé de Bourgueil, il sentait croître le bienfait d'une conscience pure et se sommeillait. A la cour, les bons prédicateurs avaient, du reste, pour les dormeurs, des regards touchants : ils les priaient seulement de mettre à ronfler quelque discrétion « de peur d'éveiller, trop tôt, Sa Majesté ».

Malherbe fit sentir son imprudence à l'archevêque de Rouen qui lui donnait, après dîner, rendez-vous au sermon. « Grand merci, monsieur l'archevêque, je dormirai fort bien sans cela. »

Le sommeil persistant de certains auditeurs aurait semblé, dans certains cas, sans excuses : car il arrivait à l'orateur de s'arrêter court. Ce fut, devant Marie de Médicis, l'aventure d'Henri de Lavardin, évêque du Mans. Mme de Sablé, en apprenant, le portrait d'un prêtre, s'écria donc : « Dieu le beau portrait ! Mais la ressemblance serait plus parfaite, s'il était moins parlant. »

La malignité publique se divertissait aussi du prêtre de Pommier qui, du haut de la chaire, ne sut trouver que des gestes et pas une parole. Et l'on questionnait les gens doctes pour savoir de quelle espèce rare était ce pommier, puisqu'il n'était à coup sûr, ni un arbre à fruits ni un arbre d'agrément.

Par une salubre défiance de leurs forces, et pour donner du prix à leurs paroles, certains abbés achetaient l'éloquence en boutique : tel prêtre, pour avoir de la science, se faisait assaillir pour être, entre tous ses confrères, bien acheminé. Le sieur Turpin, qui travaillait au plus juste prix, livrait six sermons pour huit Louis. D'autres fabricants ne demandaient aucun supplément pour les avis dans la marge : ici, on se lève ; là, on sanglote ; au bas de la page 6, on se mouche.

On assurait que le Père Hercule préparait, sur commande, les sermons improvisés de l'abbé Roquette. On attribuait au Père l'oraison funèbre du duc de Candale, prononcée par l'abbé. Et l'on se demandait en sortant de l'église : « Que pensez-vous des travaux d'Hercule ? » Mais le chevalier d'Acilly, entreprit de venger en quatre vers le bon droit de l'abbé :

On dit que l'abbé Roquette
Prêchait les sermons d'autrui ;
Mais qui sait que les abbés,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

L'heureux succès des sermons achetés s'étendit aux mandements. Et cette coutume fit quelque tort aux sermons prêlés. L'un d'eux, sans penser à mal, interrogea Piron : « Avez-vous lu mon mandement, monsieur ? » Piron répondit : « Oui, monseigneur. Et vous ? »

Dans les ruelles ou dans les salons, dans les petits vers ou dans les billets, on parlait des prédicateurs avec autant de passion que du dernier scandale ou de la nouvelle favorite. Le 19 mars 1686, Bussy-Rabutin mandait galamment à sa belle-sœur de Toulougen les mérites du Père Archange, lyonnais.

Le Père exagérait les peines des damnés. Il nous étala leur souffrance, il nous peignait leurs tourments, il nous glaça, mais... il oublia leur absence.

Un prédicateur, au moyen âge, donnait souvent ses sermons *gratis*. Peu à peu, l'usage prévalut de le payer avec le produit des quête recueillies dans l'église. Puis, on joignit à ces quêtes quelques écus. Enfin, au dix-septième siècle, un Carême à la cour était tarifié à 3,000 livres et un Avent à 1,500. Les prébendes et les bénéfices étaient donnés par surplús. Si bien que les meilleurs sermons profitaient au prédicateur beaucoup plus qu'à l'auditoire.

Daniel de Cosnac avait vingt-quatre ans, tout juste, quand, en 1654, après un sermon prononcé devant la cour, il reçut, en cadeau, l'évêché de Valence. Cosnac alla, tout couronné, annoncer au cardinal de Retz son succès et son embarras.

« Le roi m'a fait évêque. Votre Eminence m'accordera-t-elle l'honneur de me faire prêtre ? »

— Quand il vous plaira.

— Mais, peut-être, auparavant, lui semblera-t-il opportun de me faire diacre.

— Qu'à cela ne tienne !

— A ces deux grâces, daignera-t-elle joindre celle du sous-diaconat ?

Retz ajouta simplement : — Rassurez-moi vite. Êtes-vous baptisé ?

G. Dupont-Ferrier.

"LA ROUTE D'EMERAUDE"

La nouvelle pièce de M. J. Richepin, qui obtient un si grand succès au Vaudeville, est tirée de l'ouvrage de M. Eugène Demolder : *la Route d'Emeraude*.

Nos lecteurs liront avec intérêt un chapitre de ce roman, où l'auteur, par une ingénieuse fiction, fait dialoguer deux des héros de son livre avec Rembrandt.

Une après-midi qu'il travaillait avec son maître, un homme vêtu de noir entra dans l'atelier. Il portait un bérêt de velours ; un léger manteau à agrafe d'orfèvrerie couvrait ses épaules. Il avait l'air timide ; ses yeux chaloient, ainsi que des pierres rouges, d'un feu vif ; aux lobes roses de ses oreilles pendaient, à la mode des pêcheurs hollandais, des boucles d'argent. Il alla droit à Krul et lui donna l'accolade.

L'arrivant paraissait âgé de quarante-cinq ans. Son sourire abrité sous une moustache blonde à reflets fauves était bienveillant, mais un examen plus précis découvrait aux commissures des lèvres une vague amertume ; les cheveux frisés gr

rare et instinctive habileté, est d'un dramaturge de race; c'est là du meilleur romantisme, car il est sincère, car il est libre, au regard de tout auditeur capable d'un effort de pensée indépendante, les perspectives infinies du Rêve et de l'Eternité. Et je vous assure que, mise en scène par les admirables Meiningen, l'apparition de l'auteur ne provoquait ni le rire, ni la plaisanterie, mais une authentique impression de terreur tragique.

Nous souhaitons la bienvenue et tout le succès possible à l'excellente Compagnie de Mlle Louise Dumont, mais il est à désirer, sans doute, qu'elle commence ses représentations non pas avec la froide et ennuyeuse *Medée*, mais avec le premier et définitif chef-d'œuvre de Grillparzer.

Stanislas Rzewuski.

Nous avons publié dans notre dernier numéro un poème signé Henry Cazalis. On sait que le pseudonyme littéraire du docteur Cazalis est Jean Lahor.

LE LIVRE DU JOUR

La guerre de 70-71 et l'unité allemande

Nous avons publié le mois dernier quelques pages des Souvenirs du prince de Hohenzollern. Cet important ouvrage, dont l'intérêt historique est si considérable, vient de paraître chez l'éditeur Conard. Du second volume de ces mémoires, nous détachons les passages suivants concernant la formation de l'unité allemande pendant la guerre de 1870-1871.

Munich, 19 août 1870.

Hier à tous les coins de rue était placardée la nouvelle de la bataille du 16 (de Metz, Mars-la-Tour, peu importe son nom) (1) qu'on commentait vivement. On prétend que les Français ont leur retraite coupée. Donc sous peu nous aurons une nouvelle bataille à mort. Si les Français la perdent également, il ne leur reste plus que le corps concentré à Châlons et la prétendue armée du Sud. Espérons qu'alors ce sera la paix. Plus près la campagne est de sa fin, plus activement aussi les politiciens travaillent au façonnement de l'Allemagne qui s'ensuivra. On trouve qu'il faut d'ores et déjà se faire une juste idée de la position que la Bavière veut occuper en Allemagne, afin que le gouvernement ne soit pas entraîné à des conditions défavorables par le courant national. On prétend aussi que les sentiments antiprussiens disparaissent de plus en plus dans les provinces de la vieille Bavière.

Aujourd'hui trois nouveaux canons et une mitrailleuse sont exposés devant la résidence. Ils font encore partie du butin de Werth. De loin, la mitrailleuse a l'air d'un canon. A l'arrière est l'appareil de rotation, au bout de la volée, on aperçoit les logements des balles. Mais une masse

(1) Bataille de Rezonville.

de monde se pressait tout autour et je n'ai pu examiner l'engin de près.

A Ingolstadt seul, il y a déjà quatre mille prisonniers français; s'il en vient encore on ne saura où les loger. Le ministre de la guerre les fera probablement camper au Lechfeld.

Munich, 20 août 1870.

Hier soir, au Club, grande excitation provoquée par la victoire de Rezonville. Je cours au bureau du télégraphe pour transmettre plus loin la bonne nouvelle. De cette manière, la guerre semble toucher à sa fin. En rentrant chez moi, je tombai sur Werthern. Il me raconta, qu'avant la déclaration de guerre déjà, Bray l'avait chargé de déclarer à Berlin les conditions auxquelles la Bavière entrerait dans l'action, à savoir le droit de vote dans l'Union douanière et la révision des traités d'alliance. A quoi Bismarck lui avait répondu qu'il n'avait pas envie de faire de la politique conjecturale, ni assez de loisir pour écrire des articles de journaux. Au début de la guerre, Bray était revenu à la charge, mais Bismarck n'avait pris aucun engagement; par contre, il renvoyait Bray à certaine dépêche dans laquelle lui, Bismarck, exposait à Schweinitz la position de la Prusse vis-à-vis de l'Allemagne du Sud. Il y certifie que la Prusse ne vise nullement à l'annexion et qu'elle laisse toute latitude aux Etats du Sud. C'est précisément là que réside le danger. Tandis que le Prince Royal semblait encore accessible à l'idée d'une réforme fédérale de la Constitution fédérale, Bismarck (toutes les nouvelles, que je reçois me le confirment) compte, après la guerre comme jadis, nous poser cette alternative: ou bien l'entrée pure et simple dans l'Empire allemand, ou bien isolement. Il ne songe pas à modifier la Constitution fédérale nord-allemande ou allemande par amour pour nous. Ainsi se confirme ce que je disais en août 1866 déjà. A ce moment-là, au lieu de conclure les traités d'alliance, Pförden pouvait nous faire entrer dans une Confédération allemande, il y serait parvenu à des conditions bien plus favorables au maintien de notre indépendance que nous n'osons en attendre de la future Constitution fédérale du Nord. D'autre part, ces faits expliqueraient les sympathies autrichiennes qui naissent ici dans les milieux gouvernementaux. A certain comte Stadion, Bray aurait dit (W. le prétend le moins): « Vous avez fait une grosse bêtise, en Autriche, de ne pas nous déclarer immédiatement la guerre si nous marchions avec la Prusse. »

Je doute qu'il l'on se résigne à faire loyalement de la politique allemande et, sauf à poser des conditions, à sacrifier une part de son autonomie pour s'unir à l'Allemagne. Comme je connais les ministres actuels, ils attendront les événements, sous la pression desquels ils feront alors tout ce qu'on exigera d'eux.

Munich, 21 août 1870.

Hier, au cours d'une promenade avec Volderndorf, nous avons examiné la question du traité de paix et de la future constitution de l'Allemagne. A son avis,

l'influence autrichienne se fait de nouveau sentir puissamment en Bavière; c'est d'Autriche que serait venu le mot d'ordre: « Pas de cession territoriale de la France », et l'on serait d'autant plus enclin à suivre cet avertissement qu'on croit avoir plus de chance de maintenir intacte l'autonomie de la Bavière en renonçant à étendre son territoire. Le seul moyen, selon lui, de tirer la Bavière de cette voie dangereuse serait un changement de ministère; aussi me conseillait-il d'en parler à Eisenhart. Une certaine pudeur m'empêchait de me rapprocher, ces jours, des milieux influents, car je pars du principe qu'on doit venir me chercher si l'on a besoin de moi; néanmoins, j'allai aux informations chez Eisenhart; ne l'ayant pas trouvé, je passai chez Marquard Barth. Il tenait des lettres de Bade, Berlin et Stuttgart. Tous les correspondants de son parti, sur la foi des prompts résolutions du ministère, supposaient qu'il s'était produit en Bavière un grand revirement dans le sens national; ils pensaient donc qu'on pouvait laisser tant à la Chambre qu'au gouvernement l'initiative d'un acte de patriotisme allemand. Ils se font illusion, Barth le leur a écrit; mais ils promettaient en même temps de collaborer à toute campagne qui poursuivrait ce double but: cession de l'Alsace-Lorraine et unification de l'Allemagne. Pour la première, on se servira de la presse; pour la deuxième, il était question d'un Avant-Parlement, mais Barth s'y refuse, avec raison je crois. Par contre, il approuverait, au nom de son parti, la convocation d'un Congrès de députés à Berlin. Barth me dit que cette campagne devait prendre de grandes proportions; alors seulement viendrait le moment où la Bavière, plongée dans l'embarras, chercherait de l'aide. Jusqu'alors il me conseillait de me tenir à l'écart. Une fois mon heure venue, je pourrais rentrer résolument en scène et poser des conditions qui donneraient une base solide à mon activité ministérielle.

Je partage cet avis; je me décide donc à m'abstenir provisoirement de toute démarche jusqu'au jour où cette agitation aura porté ses fruits.

Munich, le 28 novembre 1870.

Des circonstances particulières m'ont mis en possession de renseignements précis sur les derniers événements de Versailles. Je veux les transcrire ici, dans la mesure où je me rappellerai la conversation qui me les a donnés.

Sur les pourparlers entre Thiers et Bismarck on raconte le trait suivant: Bismarck se plaignait que les Français eussent appelé à leur aide des peuplades sauvages. Thiers opposa que les Prussiens avaient bien fait appel aux huns, que lui, Thiers, considérait aussi comme une tribu de sauvages. Bismarck s'efforça de lui expliquer que ceux-ci étaient des soldats comme les autres, qui ne se distinguaient que par leur arme et la coupe de leur uniforme, mais il ne réussit pas à convaincre pleinement M. Thiers.

Thiers était venu à Versailles avec cette explication bien française que la France cédait uniquement au désir des puissances étrangères neutres en consentant à négocier la trêve. Bismarck lui

fit alors catégoriquement observer que la Prusse était elle-même en relation avec les puissances neutres et n'avait pas besoin pour cela de l'entremise du gouvernement français; Thiers devait déclarer simplement si le gouvernement français désirait négocier une suspension d'armes, oui ou non. Thiers répondit oui.

Au milieu de novembre, Bismarck était très mécontent de l'influence que Moltke et de Tresckow en particulier exerçaient sur le Roi, et qui paralysait l'action politique. Plus tard il semble que les choses se soient arrangées.

Mais à la même époque, Bismarck était très irrité contre la Bavière et le Wurtemberg. A la Bavière, il reprochait d'avoir soulevé la question de l'Empire pour la forme, et de réclamer ensuite de fortes concessions. Une fois, Bray fut sur le point de partir. Ce qui gênait particulièrement la Prusse, c'était que la Bavière réclamât sa propre armée, sa représentation nationale, et sa participation à la politique étrangère par voie de contrôle: des points, qui furent tous accordés dans la suite.

Ce qui étonne, c'est l'aversion que le roi Guillaume a pour la couronne impériale. Il ne se résout qu'avec peine à rompre avec son passé et avec les traditions prussiennes. Seule, la pensée qu'il aiderait à l'unification de l'armée et fortifierait le principe conservateur a pu le réconcilier avec cette idée. Dans chacun de ses entretiens particuliers il revenait sur cette idée que le titre d'Empereur le « terrifiait ». Le Kronprinz est acquis au projet. Les ministres bavarois semblent avoir acheté les concessions qu'ils ont obtenues en promettant qu'ils amèneraient le roi de Bavière à proposer lui-même au roi de Prusse d'accepter le titre d'Empereur. Ceci aurait pour conséquence naturelle un changement dans la constitution, à la place du Conseil fédéral, on instituerait par exemple un Conseil d'Empire.

La Saxe obéit toujours à l'arrière-pensée de revenir à l'ancienne Confédération. Le prince royal de Saxe est plus antiprussien que jamais. Le grade de commandant de corps d'armée (1) lui revenait de droit, pensait-il; c'est à peine s'il a remercié. Weimar subit cette influence; au début, l'on y montra de la froideur à l'égard du projet d'Empire, on parlait de capitulation impériale; dans la suite, on semble s'être familiarisé avec cette idée. A Cobourg, on veut une Chambre haute et une réforme de la Constitution.

Bismarck semble avoir eu assez longtemps l'idée de réintégrer Napoléon. Moltke s'y opposait. Ceci m'explique l'attitude de Bazaine, qui correspond, à mon avis, à l'attitude de Napoléon. Je n'ai pas douté, avec Bismarck jusqu'au jour où l'on désespéra du succès. Je répondais hier à Grammont, qui appelait Bazaine un traître par ambition: « Il a fait de la politique au lieu de faire la guerre. » Grammont m'approuva en disant: « Un soldat ne doit pas faire de politique. »

On semble avoir été fort loin dans les concessions faites à la Bavière. Il en coûtait beaucoup au roi Guillaume de nous laisser notre armée indépendante.

(1) Le prince royal de Saxe, général d'infanterie, commandait le 12^e corps d'armée.

Le prince royal non plus ne voulait pas s'avancer aussi loin que Bismarck; à la suite de leur discussion, Bismarck eut ses vomissements de bile habituels.

Le prince Othon a été rappelé à Munich par le Roi, il n'a reçu aucune mission à Versailles. Le Roi voulait l'entendre; Othon l'a donc excité contre le projet d'Empire, le voyage et tout le reste. Le Roi, à ce qu'on raconte, aurait fait dire à la Reine qui voulait lui parler: « Je ne suis pas en humeur de voir une princesse prussienne. »

C'est ainsi qu'on hésite entre le oui et le non, entre la condescendance et le vieil orgueil ancestral. Et finalement, l'on se soumet par peur.

Berlin, 17 mai 1871.

Soirée d'hier passée chez Bismarck, où se trouvait la société habituelle: Mme de Arnim, sœur de Bismarck, Spitzemberg et sa femme, le comte Uexküll, diplomate wurtembergeois, et quelques autres. Bismarck parut à onze heures. On servit de la bière et du maitrank et l'on fuma. Peu à peu Bismarck se lança dans les récits. Il traite tout avec une certaine brutalité. C'est ce qui lui donne ce grand prestige aux yeux des vieux diplomates timorés du reste de l'Europe. Cette brutalité, il l'a eue de tout temps. Mais aujourd'hui s'y ajoute encore le prestige de ses grands succès, qui font de lui la terreur des diplomates.

La réussite des pourparlers de Francfort avec Favre et Poyer-Quertier n'est pas due à autre chose. Il avait menacé les négociateurs français, s'ils ne se soumettaient pas à ses exigences, de commander télégraphiquement à l'armée allemande de Paris d'attaquer Versailles. Il fallait qu'ils fussent ou alliés ou ennemis. Pas de tiers parti. Le Clerc, qui est connu pour un excellent diplomate et qui était venu aussi à Francfort, ne fut tout simplement pas admis par Bismarck, qui se borna à traiter avec Favre et Poyer-Quertier, qui, eux, n'entendent rien aux négociations diplomatiques. On s'explique maintenant pour quelles raisons, à Francfort, les conditions sont échues si favorablement à l'Allemagne.

Bismarck citait aussi des traits de ses précédentes négociations avec Thiers, entre autres la fameuse histoire des huns, et s'égarait à ses dépens. Un jour, Thiers aurait prétendu que Rouen se trouvait sur la rive gauche de la Seine. Bismarck le contestat, Thiers, piqué au vif, lui répondit: « Vous êtes les vainqueurs et nous sommes les vaincus. Vous n'avez qu'à décider. » Bismarck fit donc apporter une carte et Thiers lui désigna une voie de chemin de fer représentée par un gros trait noir. Bismarck lui fit remarquer que ce n'était pas la Seine, mais la voie du chemin de fer. C'est ainsi que Thiers fut amené à éclaircir ses notions géographiques.

Il nous raconta encore la scène où Thiers et Favre le pressant, se voyant acculé, il leur avait répondu qu'il ne pouvait se défendre en français contre tant d'éloquence et qu'il ne répondrait plus qu'en allemand. Et, en effet, il commença à leur parler en allemand. Grand désespoir de l'autre côté. Favre tournait en tous sens dans la chambre, Thiers ne

soufflait mot; ce dernier, enfin, tendit à Bismarck un billet où était écrite la concession réclamée par Bismarck, en l'accompagnant de ces simples mots: « Est-ce que cela fait votre affaire? » Bismarck avait répondu: « Parfaitement » et les pourparlers avaient repris leur cours régulier.

On s'explique que Thiers et Favre aient dit de Bismarck: « C'est un fier barbare. » Le mot est rapporté par Bismarck lui-même.

Varzin, 28 septembre 1870.

Arrivé à Berlin le 26, venant de Paris. Parti ce matin pour Varzin. Arrivé pour le dîner à six heures. La conversation roula d'abord sur un tableau de l'exposition de Berlin, qui représente Bismarck accompagnant à cheval l'empereur Napoléon à Sedan. Occasion pour le chancelier de conter de nouveau toute l'affaire.

A cinq heures du matin, le général Reille venait avertir Bismarck, alors à Donchéry, que l'Empereur voulait lui parler et s'était déjà mis en route. Bismarck s'habilla en hâte, fit seller son cheval et courut au-devant de l'Empereur. Il le trouva accompagné de trois généraux, dans une voiture basse à quatre places. Il s'arrêta, mit pied à terre et salua l'Empereur. Surpris d'abord, l'Empereur se remit en voyant que Bismarck le traitait avec la même courtoisie qu'aux Tuileries. Il ne voulut pas entrer à Donchéry, parce qu'il s'y trouvait bon nombre de prisonniers français, et qu'il avait été déjà insulté par ces gens (Bismarck le savait). On continua d'avancer, et l'Empereur ayant remarqué une mesure isolée, demanda qu'on l'y menât. Ainsi fit Bismarck. Il y conduisit l'Empereur et tous deux montèrent au premier, où ils trouvèrent une table et deux sièges. Bismarck demanda à l'Empereur ce qu'il comptait faire, s'il voulait traiter. L'Empereur fit entendre qu'il ne le pouvait pas, étant prisonnier.

« Avec qui traiter alors, demanda Bismarck. — Avec le gouvernement à Paris, répondit l'Empereur. — Donc, reprit Bismarck, avec S. M. l'Impératrice. Croyez-vous que cela durera? » Cette question surprit l'Empereur, qui ne s'attendait pas à la révolution. Bismarck lui dit alors qu'il n'avait rien à ajouter, car ses pouvoirs se bornaient à traiter de la paix, et les conventions relatives à la suspension d'armes regardaient les généraux. Ils passèrent alors à d'autres sujets. « La situation était des plus malaisées, raconte Bismarck, car il était difficile de parler du passé, sans se dire des choses désagréables, que dans le voisinage se trouvait un certain château Bellevue, où l'Empereur pourrait se loger confortablement. L'Empereur se mit donc en route et Bismarck prit les devants. Puis il alla chez le Roi pour l'engager à se rendre auprès de l'Empereur au lieu de le faire venir. Après quelques hésitations, le Roi se rangea à ce parti. »

Toute cette histoire a été omise par les chroniqueurs de l'Etat-major général, parce que les généraux ont vu d'un mauvais œil que Napoléon ait appelé Bismarck et non l'un des généraux.

Prince de Hohenzollern.

SIMPLE PENSÉE

Pièce inédite pour piano de Emile BOURGEOIS

Allegro Moderato $\text{♩} = 160$

PIANO

Tempo. Legato il Canto

Tempo.

Poco rit.

Tempo.

Rit.

Tempo.

Rit.

Poco rit.

Tempo.

Rit.

Tempo.

Tempo un poco animato.

Brillante.

en pressant.

Cresc.

Tempo.

Tempo.

Tempo.

Rit.

Tempo.

Rit.

Poco rit.

Tempo.

Rit.

pp Una Corda

Ped.